REMARQVES IMPORTANTES

A LA CAVSE COMMVNE,

SVR LES ACTIONS ET LA conduite de Monſieur le Duc d'Elbeuf, dans les Affaires de ce temps.

A PARIS,

Chez FRANÇOIS PREVVERAY, grande ruë de la Bretonnerie, proche la porte Saint Iacques.

M. DC. XLIX.

Auec Permiſſion.

REMARQVES IMPORTANTES

à la cauſe commune, ſur les actions & la conduite de Monſieur le Duc d'Elbeuf, dans les affaires de ce temps.

LA calomnie fait trop de progrez au deſauantage de l'honneur de Monſieur le Duc d'Elbeuf, & de l'intereſt public, & ſa vertu eſt trop impunément attaquée pour ne pas rompre le ſilence de ceux qui ont l'honneur de le bien connoiſtre, & qui prennent quelque part en la cauſe generale. Ce grand Prince qui croid que ſa vie paſſée (qui a eſté vn des plus beaux ſujets de l'Hiſtoire de noſtre temps) la ſincerité de ſes intentions, & ſes actions preſentes le defendent aſſez, me pardonnera, ſi ie dis que le mal eſt venu à vn poinct où il eſt beſoin de plus grands remedes pour le guerir, & qu'il eſt important de deſabuſer vn Peuple bien intentionné, de luy arracher le vaſe plein du poiſon qu'on luy fait aualer ſous le nom d'vn ſalutaire breuuage, & de ne le pas laiſſer tomber dans vne ingratitude, qui le rendroit coulpable deuant Dieu & deuant les hommes.

Tant de nouuelles ſemées, tant de billets eſpandus, tant de cris pouſſez en l'air, demandent vn compte exact des intentions & des actions de Monſieur le Duc d'Elbeuf: Ie te le vais rendre, Amy Lecteur, apres t'auoir iuré que ie me ſens pouſſé à cét ouurage, plus par le zele que i'ay pour la cauſe commune, que par celuy que i'ay pour ſes intereſts. Ie parle con-

tre ſes ennemis cachez, qu'il a ſujet de meſpriſer: s'ils ſe deſcouurent ſans auoir recours à ſa bonté, ils n'eſchaperont pas à ſa valeur, & au courage de Meſſieurs ſes Enfans.

Il y a plus de ſix mois que Monſieur le Duc d'Elbeuf a proteſté à vne perſonne d'honneur, qui a beaucoup de part en ſa confidence, que la ſeule raiſon qui le faiſoit ſi fortement attacher à Meſſieurs du Parlement, au prejudice de ſa fortune & de celle de Meſſieurs ſes Enfans, eſtoit qu'il ſçauoit aſſeurément que cette Compagnie n'auoit pas d'autre intereſt que celuy de la conſeruation de la Monarchie, du reſtabliſſement de la liberté publique, & de la ruine de la tyrannie; & qu'aucun de cét Auguſte Corps, n'auoit ny ne pouuoit auoir la penſée d'enuahir ou deſmembrer l'Eſtat: Mais qu'il n'en eſtoit pas de meſme de l'autre party, compoſé de l'Eſtranger & de l'ambitieux, dont on ne pouuoit aſſez obſeruer la deſmarche; & qu'il eſtoit impoſſible d'auoir de meilleurs ſurueillans, que ceux auſquels il s'eſtoit ſi eſtroitement lié. Il fiſt la meſme proteſtation à tous ceux qu'il engagea dans le ſouſtien de la cauſe de Monſeigneur le Duc d'Orleans, lors qu'on voulut le diuiſer d'auec la Reyne, au mois de Nouembre dernier. Et i'atteſte ceux qui ſçauent ce qui ſe paſſa dans ſon accommodement, s'il n'eſt pas veritable qu'il ſupplia ſon Alteſſe Royale, qui ne le vouloit pas conclurre ſi on ne luy donnoit le Gouuernement de Montreuil, de ne luy pas faire ce tort de s'opiniaſtrer à cette demande, de peur qu'il ne fuſt dit, que pour ſon intereſt il ſe fuſt formé vn party capable de diuiſer l'Eſtat. Ie

prends

RBC
NcU

prends tous ſes Amis à teſmoins, ſ'il n'eſt pas auſſi veritable qu'il leur a toûjours proteſté, que ce qui le rendoit ſi aſſidu auprés la perſonne de Monſeigneur le Duc d'Orleans, eſtoit l'eſperance qu'il auoit de gaigner ſur l'eſprit de ſon A. R. qu'elle ne ſe ioindroit iamais aux intereſts de ceux qui pillent, maſſacrent, violent, brûlent & prophanent aujourd'huy la ſainɛteté de nos Autels, & que par le moyen de ce puiſſant contrepoids on pourroit gaigner le temps de la majorité, l'vnique but de ſa conduite & de ſes pretentions. Toute la Cour ſçait l'intime vnion qui eſtoit entre Madame la Ducheſſe d'Orleans, & luy, pour cét effet; & cette meſme Cour ſçait encores, qu'il n'eut aucune part au conſeil qui fut pris d'enleuer le Roy, & qu'il ne fut pas meſme aduerty de ſa ſortie qu'à huict heures du matin. Ceux qui ont l'honneur d'approcher ſont obligez de publier par tout ces paroles qu'il dit en partant pour aller à S. Germain: *Ie ſçay bien que mes ennemis, qui le ſont auſſi du Roy & du Public, m'ont rendu ſuſpect à la Reyne, & que ie ne peux me rendre auprés d'elle ſans haſarder ma liberté; Mais cette conſideration ne m'empeſchera pas d'aller repreſenter à ſon A. R. toutes les ſuites d'vn ſi faſcheux commencement, & de faire connoiſtre à tout le Royaume, à la honte de mes ennemis, par les ſoins que ie vais prendre d'vn ſecond accommodement plus ſolide que le premier, que mes intereſts ne me ſont rien en comparaiſon de ceux de l'Eſtat.* Et pour monſtrer combien il auoit de reſpect pour l'authorité Royale, il commanda en partant à vn des ſiens, d'aller trouuer de ſa part vn de Meſſieurs du Parlement ſon intime amy, pour le conjurer de dire à tous Meſſieurs ſes Confre-

res, qu'il les priôit de meſnager tellement leur conduite, qu'il ne leur pûſt iamais eſtre reproché, d'auoir fait aucun attentat à cette authorité qui leur deuoit toûjours eſtre en veneration. Voila en peu de traits le veritable tableau de ſes intentions.

Quant à ſes actions pour l'intereſt de ce party, elles ont eſté publiques. Se trouueroit-il bien quelqu'vn aſſez hardy pour nier qu'il ayt eſté le premier de ſa condition à ſe declarer pour la cauſe commune? Voudroit-on luy oſter la gloire d'auoir cedé l'employ de Generaliſſime, qui luy auoit eſté donné ſans partage, à Monſieur le Prince de Conty, & de l'auoir fait de ſi bonne grace, que ce Prince vrayment du Sang royal, qui ſouſtient ce grand employ auec toute la dignité & le courage qu'on ſçauroit ſouhaiter en vne perſonne de ſon rang, ne ſe peut laſſer de teſmoigner à tous ſes amis la ſatisfaction qui luy en reſte, & qu'il ſ'en eſt formé vne eſtime ſi mutuelle entre ces deux Princes, que l'on ne ſçauroit dire lequel ayme le plus, ou reſpecte dauantage?

Y a-t'il quelqu'vn qui doute que pour ſouſtenir ce iuſte party, Monſieur le Duc d'Elbeuf n'ayt creu que ce n'eſtoit pas aſſez d'expoſer ſa vie, ſ'il n'y engageoit celle de Meſſieurs ſes Enfans? & que pour cét effet il n'ayt retiré du ſeruice du party contraire, Monſieur le Comte de Liſlebonne ſon fils, que ſon merite & ſon ſang tant de fois épandu contre l'Eſtranger, auoient rendu ſi conſiderable à la Cour, qu'il en deuoit attendre les premiers emplois? Ignore-t'on qu'il n'ayt ietté dans tous les hazards qui ſe rencontrent en trente lieües de chemin bordé & couuert

des ennemis, Monſieur le Prince d'Harcour ſon fils aiſné, dont la valeur & la conduite ſont connuës de toute la France? & qu'auec ces deux Princes il n'ayt ioint pour la meſme cauſe Monſieur le Comte de Rieux ſon ſecond fils, qui a porté les armes dés qu'il a ſceu marcher, & donné des preuues de ſon courage à la guerre & dans les combats ſinguliers, qui luy ont acquis la reputation d'vn des plus hardis de noſtre temps? Il a expoſé ces trois Princes, ſans vouloir qu'on leur donnaſt aucune des Charges proportionnées à leur naiſſance & à leur merite, tant il a eu d'amour pour le ſouſtien de la cauſe commune, & de deſintereſſement pour tout ce qui le regarde!

Il a pris la Baſtille, ſecouru les pauures Marchands deſpoüillez, occupé le poſte de Charenton, & ſ'eſt rendu maiſtre de Brie, auec vne ſi grande conduite, qu'il n'en a pas couſté la vie à vn ſeul de nos ſoldats; & depuis il ne ſ'eſt preſque pas fait vn pain dans Paris, qui n'ait eſté paiſtry de la farine qui y eſt arriuée par ſes ſoins, ayant eſté ſouuẽt ſoixãte heures de ſuite ſans dormir, & de ces ſoixante plus de cinquante à cheual.

Mais i'entends que l'on me reproche que Charenton eſt pris. Eſt-il poſſible que l'ignorance ou la malice ſoient venus à cét excez, que de vouloir blaſmer Monſieur le Duc d'Elbeuf de cette priſe? Quand il ne ſeroit pas veritable, comme il eſt ſans aucun doute, que les ennemis y ont plus perdu que nous, Où eſt le fondement du blaſme qu'on luy en voudroit imputer? De tous les Officiers qui commandoient les deux mil cinq cens hommes effectifs qui gardoient cette Place, il n'y en auoit que deux de ſa

main ; Monſieur le Marquis de Clanleu qui en eſtoit Gouuerneur, & Monſieur le Marquis de Cugnac, Mareſchal de Camp. Le premier, apres y auoir fait tout ce qu'on dit des Alexandres & des Ceſars, y eſt mort au milieu des ennemis qu'il auoit abattus de ſa main ; & le ſecond qui gardoit le plus foible poſte de la Place, apres auoir repris iuſques à cinq fois ſa premiere barricade, & tué cinquante des ennemis qui l'auoient attaquée, au moment qu'il penſoit que dans tous les autres quartiers on euſt fait la meſme reſiſtance & la meſme execution, veid venir les ennemis, leſquels s'eſtãs preualus de la laſcheté de la pluſpart des Officiers qui auoient abandonné leurs poſtes & leurs ſoldats, l'attaquerent par derriere & le contraignirent de ſe retirer du coſté de la riuiere, où n'ayant plus trouué les Soldats qu'il y auoit poſez, il ſe ietta dans vn batteau, dans lequel il perdit encores vn Sergent & vn Soldat, & fut emporté dans le courant de l'eau par les glaçons, qui luy ſauuerent la vie qu'il venoit d'expoſer auec tant de generoſité.

Cela ne ſatisfait pas les ignorãs du meſtier de la guerre, on vouloit qu'il allaſt ſecourir cette Place. C'eſt veritablement en cét endroit où le plus moderé de tous les hommes ſeroit à bout de ſa patience. On veut que l'on ſecoure vne Place priſe d'emblée, éloignée d'vne grande lieuë, & couuerte d'vne puiſſante armée. Mais au moins, diſent-ils, il falloit paſſer ſur le ventre des ennemis qui paroiſſoiẽt, & y mener toute cette bourgeoiſie affectionnée. Il falloit donc épandre le ſang du Citoyen pour ſecourir vne Place perduë, & qui ne pouuoit eſtre gardée que par nous, comme l'euene-

ment

ment l'a fait connoiſtre : Mais qu'ils diſent plûtoſt, qu'il falloit ouurir les portes de la Ville à nos ennemis, meſlez dans vn deplorable deſordre parmy nos fideles Habitans, qui euſſent couuert les ruës de leurs corps, s'ils n'euſſent eu encores aſſez de force pour aller expirer entre les bras de leurs femmes & de leurs enfans, pour cauſer dans Paris vne conſternation épouuentable. Les plus intelligens de cette multitude, qui ſe deſtruit ſouuent elle-meſme, ayans veu le poſte aduantageux de l'Armée ennemie, & tant de Soldats aguerris en bataille, & conſideré au retour le peril où ils s'eſtoient expoſez, l'ardeur de leur courage ayant fait place à leur iugement, ont auoüé qu'ils eſtoient redeuables de leur vie, ou de leur liberté, à la ſageſſe de ce General, qui eſpere que bien toſt les Troupes ſoudoyées eſtant égales en nombre à celles des ennemis, il menera ces braues Habitans, non pas à la boucherie, ny comme compagnõs d'vn ſanglant combat, mais comme ſpectateurs d'vne Victoire qu'il attend du Ciel, en faueur d'vne ſi iuſte cauſe.

Faut-il que ie defende Monſieur le Duc d'Elbeuf du coſté de l'intereſt, luy qui ne connut de ſa vie que celuy de ſes Amis ou de ſes ſeruiteurs? I'eſpere qu'il excuſera mon zele, ſi ie fais voir ſa generoſité. Son Intendant a touché quarente-cinq mil eſcus de l'argent de la Ville, & les a payez en meſme temps à ceux qui ont pris le ſoin de la leuée de huict Compagnies de Caualerie, & d'vne de ſes Gardes. Il y a quatre ſemaines qu'il en a porté les acquits chez Monſieur le premier Preſident & à la Ville, & s'eſt ſouſmis à toutes les peines, au cas qu'il en euſt eſté diuer-

ty la moindre partie pour l'vſage de ſon Maiſtre. Ie ſuis aſſeuré qu'il fait encores la meſme offre. Il a de plus eſté touché cinq mil liures pour les fortifications de Charenton, Elles ont eſté payées de la meſme ſorte, & auec la meſme ſincerité. Voila en peu de paroles la recepte & l'employ de tous les deniers qui ont eſté deliurez à Monſieur le Duc d'Elbeuf. Et cependant on murmure effrontément, qu'il y a trouué, outre ſa ſubſiſtance, vn ſeruice entier de vaiſſelle d'argent, parce que la ſienne eſt neufue. Quoy qu'on ne deuſt reſpondre qu'auec la main des valets, aux autheurs de ſi enormes impoſtures, tu pourras, Lecteur, t'informer chez l'Eſcot, Orphebure, à la Fleur de Lys, & apprendre de ſes liures, que plus de ſix ſemaines auparauant la guerre, cette vaiſſelle auoit eſté liurée.

Ie n'ay plus qu'vne calomnie à deſtruire, que i'ay gardée pour la derniere, comme de la plus grande conſequence. Monſieur d'Elbeuf, ce dit-on, ne veut pas la Paix. Ie n'ay veritablement que des ſouſpirs & des larmes pour cét endroit. Eſt-il poſſible que ce diſcours, comme on aſſeure, ayt trouué du credit parmy les gens d'honneur ? Monſieur d'Elbeuf ne veut pas la Paix : Hé ! quel aduantage trouue-t'il dans la guerre ? L'a-t'on veu prendre plaiſir à épandre le ſang humain ? C'eſt le naturel le plus tendre qui fut iamais. En tire-t'il quelque profit ? Sa deſpenſe a triplé depuis que la guerre eſt commencée, ſans auoir fait aucune recepte. En eſt-il plus grand Seigneur ? Ie le laiſſe à penſer aux ſages, & les prie de ſe ſouuenir que l'on a diſpoſé de ſon Gouuernement !

Monſieur le Duc d'Elbeuf a autant d'intereſt à la Paix, qu'aucun autre du Royaume. Il n'a pas de reuenu qui ne cõſiſte en domaines éloignez, leſquels ſont expoſez à tous les deſordres qui accõpagnent la guerre. Meſſieurs ſes Enfans ſe ſont reculez des emplois qu'vne Cour bien reglée ne leur ſçauroit refuſer. Il n'a pas de credit à la Place, & a le courage trop éleué pour vouloir ſubſiſter par d'autres moyens que par les ſiens. Il luy eſt deu plus d'vn million de liures par le Roy, & auoit parole d'eſtre payé de la plus grande partie : on peut iuger ſ'il eſt en eſtat d'en demander l'execution. En fin il eſt vray qu'il ne peut pretendre dans cette guerre, que l'aduantage de ſouſtenir l'intereſt du Roy & celuy de la liberté publique.

Et apres tant de iuſtes conſiderations, pourra-t'on dire qu'il ne veut point de Paix ? Ie confeſſe qu'il ne ſouhaite pas vne Paix qui reſſemble à celle du paſſé, ny d'accommodement qui ſerue, comme a fait le dernier, aux ennemis de l'Eſtat, pour aduancer leurs entrepriſes. Il deſire vne Paix, il deſire vn accommodement, pourueu que la cauſe de la guerre ſoit pour iamais éloignée, qu'il ſ'y rencontre vne vnion des cœurs, & non pas vn ajuſtement intereſſé, Que le Roy r'entre dans tous les droicts de ſa Couronne, les Parlemens dans leurs libertez, & le Peuple dans ſa franchiſe.

En fin il eſt temps de ſe deſabuſer, ces nouuelles ſemées, ces bruits épandus, ces billets & ces libelles jettez, ces calomnies diſperſées, ne procedent pas du Parlement, ny de l'Hoſtel de Ville : les reſpects & les affections de Monſieur le Duc d'Elbeuf, y ſont trop

connus. Monſeigneur le Prince de Conty ne les authoriſe pas, il eſt trop perſuadé de ſes ſinceres intentions. Monſieur le Duc de Beaufort ne les approuue pas: ce Prince a trop d'honneur pour ne pas demeurer d'accord, que Monſieur le Comte de Liſlebonne ſon couſin germain, & fils de Monſieur le Duc d'Elbeuf, le tira dernierement du peril où ſon grand courage l'auoit engagé. Monſieur le Duc de Bouïllon ne les ſouffriroit pas, on ſçait que Mr le Duc d'Elbeuf eſt tellement ſon amy, que lors que Meſſieurs les Deputez du Parlement & de la Ville luy vinrent annoncer le choix qui auoit eſté fait de ſa Perſonne pour eſtre leur Chef, il ne ſe contenta pas de luy en donner aduis en meſme temps par vn des ſiens: Il pria les meſmes Deputez de l'accompagner en la viſite qu'il alla luy faire au ſortir de l'Hoſtel de Ville. En fin Monſieur le Mareſchal de la Mothe ne les ſçauroit entendre ſans ſ'en offenſer, quād il ſe ſouuiendra que Monſieur le Duc d'Elbeuf a eſté le ſeul qui ſ'eſt ouuertement declaré pour luy à la Cour, au temps que perſonne n'oſoit plaindre ſon malheur & ſa perſecution.

Que reſte-il donc à croire, ſinon que les meſmes mains qui ont fabriqué ces billets & ces libelles, ſont celles qui ſe preparent à ſe ſouïller de noſtre ſang, & que c'eſt l'apprehenſion, que les autheurs de ces infames impoſtures ont de voir diſſiper leurs deſſeins par ce Grand Prince, & Meſſieurs ſes Enfans, bien vnis à Meſſieurs les autres Generaux, qui les porte à taſcher de diuiſer ceux qu'ils n'oſent attaquer ouuertement.